

Саратовский национальный исследовательский
государственный университет им. Н.Г. Чернышевского
Институт филологии и журналистики
Кафедра романо-германской филологии и переводоведения

А. Е. Кулаков

**УЧИМСЯ ПЕРЕСКАЗЫВАТЬ ТЕКСТЫ
НА ФРАНЦУЗСКОМ ЯЗЫКЕ**

*Учебное пособие по французскому языку для студентов
гуманитарных направлений подготовки бакалавров*

Саратов

2017

PRÉFACE

Настоящее пособие предназначено для развития и закрепления навыков чтения и пересказа текстов на французском языке.

Основу пособия составляют десять специально отобранных художественных текстов, представляющих собой сюжетно законченные истории. Источниками текстов послужили литературные хрестоматии, сборники сказок и новелл франкоязычных писателей XVIII – начала XX вв. (З. Карро, С. де Сегюр, А. Ламбер, А. Беркен, А. Сим, О. Мирбо, Э. д'Эрвильи). Критериями отбора текстового материала являлись небольшой (не более двух страниц) объем произведения, наличие динамично развивающейся и увлекательной сюжетной линии и относительная новизна произведения для отечественной традиции преподавания французского языка. Все тексты, включенные в пособие, незначительно сокращены и в ряде случаев адаптированы. Для работы с пособием студентам необходимо владеть французским языком на уровне не ниже А2 Единых Европейских стандартов.

Каждый текст сопровождается системой упражнений, направленных на подготовку обучаемых к пересказу истории и включающих вопросы для контроля общего понимания прочитанного, задание типа «vrai ou faux», составление плана текста на основе названий его частей, приведенных в произвольном порядке, поиск в тексте ключевых слов, необходимых для адекватной передачи его содержания, а также задания для активизации важнейших грамматических навыков для формально корректного пересказа текста (трансформация прямой речи в косвенную, замена глагольных форм *passé simple* на формы *passé composé*, особенности согласования времен изъявительного наклонения в плане прошедшего). В конце пособия дается небольшой двуязычный словарь, в котором приводятся наиболее сложные лексические единицы из текстов пособия.

Предлагаемое учебное пособие может использоваться как для систематической аудиторной, так и самостоятельной работы студентов. Кроме того, тексты из пособия и отдельные упражнения к ним могут найти применение в подготовке и проведении текущего или итогового контроля (тестирования, экзамена), в том числе для подготовки школьников к ЕГЭ по французскому языку.

Настоящее пособие адресовано студентам вузов, которые изучают французский язык как основной или второй иностранный, учащимся старших классов средней школы, а также лицам, изучающим французский язык самостоятельно или на курсах.

LA PETITE GOURMANDE

Marianne était si gourmande qu'elle avait souvent des indigestions qui la rendaient bien malade. Quand sa mère, qui n'était pas riche, allait à la ville vendre ses fromages, elle en rapportait toujours quelque friandise à sa petite fille. Si on la laissait seule pour veiller au souper qui était sur le feu, elle en mangeait la moitié avant qu'il fût entièrement cuit.

Son père savait que la gourmandise est un défaut qui pousse souvent les enfants au mensonge et au vol. Il avait essayé de la corriger plusieurs fois; mais la mère était très faible: elle demandait grâce en pleurant; et cet homme, qui aimait beaucoup sa femme, n'avait pas le courage de lui faire de la peine. Il ne savait pas que Marianne avait déjà pris plus d'une fois des fruits dans les jardins du voisinage. On le lui avait caché pour ne pas le désoler, car on le connaissait pour un très honnête homme.

Un jour, une des voisines appela Marianne pour garder sa petite fille, qui n'avait que huit mois, pendant qu'elle irait laver son linge à la rivière. Marianne était très obligeante et y alla tout de suite; elle prit l'enfant sur ses genoux et lui chanta une jolie chanson pour l'amuser.

Marianne, voyant un pot devant le feu de la voisine, voulut savoir ce qui était dedans. Elle l'ouvrit et sentit une bonne odeur de pruneaux. Comme elle aimait beaucoup les pruneaux cuits, elle eut grande envie d'en manger; cependant elle se dit qu'elle ne devait pas toucher au repas de cette femme en son absence; mais, poussée par sa gourmandise, elle pensa qu'en mangeant deux ou trois pruneaux, elle ne ferait pas grand tort au souper de la voisine. Elle prit la cuiller qui était auprès du pot; au moment de la plonger dedans, elle entendit en elle-même une voix qui lui disait qu'elle allait faire un grand péché, et qu'il y avait autant de mal à voler peu de chose qu'à en voler beaucoup. Alors elle se mit à chanter encore et à faire sauter la petite fille; pourtant ses yeux ne quittaient pas le pot. Enfin l'odeur la tenta si bien qu'elle ne résista plus! Ayant pris

la cuiller, elle la remplit de pruneaux bien appétissants et souffla dessus pour les faire refroidir. Au même moment, elle entendit la voisine qui revenait de la rivière; au lieu de remettre les pruneaux dans le pot, la gourmande les mit dans sa bouche et posa bien vite la cuiller à sa place, après avoir recouvert le pot. Marianne rendit l'enfant à la mère et courut chez elle, sans répondre à cette femme qui lui criait: «Ne t'en vas donc pas si vite! petite, tu vas souper avec nous; j'ai un plat de ces bons pruneaux que tu aimes tant; reste donc!»

Mais Marianne ne tourna même pas la tête, car les pruneaux qu'elle avait dans la bouche la brûlaient si fort qu'elle en pleurait. Elle rentra chez elle rouge comme la crête d'un coq, et cracha bien vite les pruneaux dans les cendres du foyer; puis elle courut s'emplier la bouche d'eau fraîche pour apaiser le grand mal qu'elle ressentait, car elle s'était brûlée jusqu'à la chair vive.

Sa mère, après l'avoir bien grondée, la mit au lit et dit à tout le monde que Marianne avait la fièvre: ce qui, du reste, était vrai; pour rien au monde, elle n'aurait voulu qu'on sût que sa fille avait volé des pruneaux. La petite gourmande resta quatre jours sans pouvoir ni manger ni parler, et pendant plus d'une semaine elle ne vécut que de bouillie.

Marianne supplia sa mère de ne jamais dire à son père ni à personne la cause de sa maladie. Cette aventure lui causa tant de honte, qu'elle se corrigea entièrement.*

EXERCICES

1. Répondez aux questions.

1. Pourquoi dit-on que Marianne était gourmande?
2. Les parents de Marianne appréciaient-ils la gourmandise de leur fille?
3. Où Marianne est-elle allée un jour et pourquoi?
4. Qu'est-ce qu'elle a vu devant le feu? Quelle était sa réaction?

* D'après Zulma Carraud, *Contes et historiettes à l'usage des jeunes enfants qui commencent à savoir lire*

5. Comment a-t-elle essayé de résister à sa tentation? A-t-elle réussi?
6. Pourquoi Marianne a-t-elle si vite quitté la maison de sa voisine?
7. Qu'est-ce qu'elle a fait à la maison? Comment sa mère l'a-t-elle accueillie?
8. Quelles ont été les conséquences de cet incident pour Marianne?

2. Dites si c'est vrai, partiellement vrai ou faux.

- La mère de Marianne revenait toujours de la ville avec un jouet pour sa fille.
- La mère défendait Marianne quand son père voulait la punir.
- Marianne n'a pas accepté tout de suite de garder la fille de sa voisine.
- Marianne voulait goûter les pruneaux de sa voisine mais elle comprenait qu'ainsi elle laisserait toute la famille sans souper.
- Quand la voisine est revenue, Marianne lui a raconté ce qu'elle avait fait en son absence.
- La voisine a proposé à Marianne de rester au souper.
- Marianne s'est brûlé la main avec des pruneaux chauds.
- La mère a compris ce qui s'était passé avec Marianne.
- La mère de Marianne a tout raconté à son père.
- Marianne avait honte de ce qu'elle avait fait chez sa voisine.

3. Remettez en ordre le plan de l'histoire.

1. La voisine rentre, mais Marianne se sauve.
2. Marianne découvre un pot de pruneaux cuits devant le feu.
3. Marianne se corrige.
4. Marianne met des pruneaux chauds dans sa bouche.
5. Une voisine appelle Marianne pour garder sa petite fille.
6. Le défaut de Marianne et l'avis de sa famille à ce sujet.
7. Marianne est malade.

8. Marianne rentre à la maison.
9. Marianne essaye de dominer sa tentation.

4. Faites la liste de mots-clés dont vous vous servirez pour rendre le contenu de cette histoire.

5. Dans le fragment ci-dessous, remplacez le passé simple des verbes par le passé composé et justifiez l'emploi de toutes les formes temporelles.

Marianne, voyant un pot devant le feu de la voisine, voulut savoir ce qui était dedans. Elle l'ouvrit et sentit une bonne odeur de pruneaux. Comme elle aimait beaucoup les pruneaux cuits, elle eut grande envie d'en manger; cependant elle se dit qu'elle ne devait pas toucher au repas de cette femme en son absence; mais, poussée par sa gourmandise, elle pensa qu'en mangeant deux ou trois pruneaux, elle ne ferait pas grand tort au souper de la voisine. Elle prit la cuiller qui était auprès du pot; au moment de la plonger dedans, elle entendit en elle-même une voix qui lui disait qu'elle allait faire un grand péché, et qu'il y avait autant de mal à voler peu de chose qu'à en voler beaucoup.

6. Tournez le discours direct au discours indirect.

Marianne rendit l'enfant à la mère et courut chez elle, sans répondre à cette femme qui lui criait: «Ne t'en vas donc pas si vite! petite, tu vas souper avec nous; j'ai un plat de ces bons pruneaux que tu aimes tant; reste donc!»

7. Racontez l'histoire que vous avez lue sans consulter le texte.

LE PETIT AGNEAU

Julie était une petite fille très pauvre qui demandait l'aumône avec sa grand-mère aveugle; elles habitaient toutes les deux dans une vieille étable qu'on leur louait dix francs par an.

Un jour que Julie était allée au bois ramasser des branches mortes, pour faire un peu de feu à sa pauvre grand-mère, elle trouva un joli petit agneau abandonné qui la suivit jusque chez elle. Quand elle mit son bois dans un coin de leur chambre, elle mena l'agneau de porte en porte pour que ceux qui l'avaient perdu pussent le reconnaître: mais, comme il n'appartenait à personne dans le village et qu'on ne savait pas d'où il venait, Julie le garda.

Dès le matin quand sa grand-mère dormait encore, elle allait cueillir un peu d'herbe à son agneau. Puis elle le menait par les chemins, en allant chercher son pain dans la campagne, et le soir elle lui en donnait toujours un peu. Et pourtant la pauvre petite en avait souvent bien juste pour son souper; mais, quand elle partageait avec son cher agneau, elle oubliait qu'elle avait encore faim. Cette jolie petite bête semblait comprendre la grande amitié de sa maîtresse: elle la suivait partout, et bêlait sans cesse quand elle s'en trouvait éloignée.

Quand Julie était obligée de rester auprès de sa grand-mère, qui était souvent malade, les bergères du village, chacune à son tour, menaient aux champs le petit agneau avec leur troupeau; et le soir il savait bien revenir tout seul à la porte de sa maîtresse, où il bêlait jusqu'à ce qu'elle vînt le chercher.

Pendant l'hiver, l'agneau coucha sur le pied du lit où Julie dormait avec sa grand-mère, et les réchauffa toutes les deux; ce qui leur fit grand bien, car elles n'avaient pour la nuit qu'une mauvaise couverture tout usée.

En été, on tondit l'agneau, qui était devenu une jolie petite brebis. Sa toison pesa deux livres. Julie pria une de ses voisines qui allait en ville, à la foire, de lui changer cette toison contre une livre de laine filée, avec laquelle elle tricota une paire de bas pour sa grand-mère et une pour elle.

Sa brebis, qui la suivait partout, lui donna, au mois d'octobre, un agneau blanc qui avait la tête noire ainsi que les quatre pattes; Julie en eut un grand soin, et il devint très beau.

L'année suivante, à la foire de septembre, elle vendit la brebis et son agneau, afin de pouvoir acheter une capote d'occasion pour sa grand-mère qui n'en avait plus, et qui souffrait beaucoup du froid quand elle allait demander l'aumône pendant l'hiver. La pauvre enfant pleura beaucoup quand il fallut se séparer de ses deux chères petites bêtes qu'elle aimait tant; mais, comme elle aimait encore mieux sa grand-mère, elle essuya ses yeux, décida de ne plus penser à ses agneaux, et elle se sentit très heureuse quand elle vit la bonne vieille bien enveloppée dans la capote qu'on lui avait achetée avec l'argent des deux brebis.

Pourtant la pauvre aveugle mourut au printemps. Julie se trouva bien malheureuse d'être seule au monde, et elle ne pouvait se consoler d'avoir perdu sa grand-mère. Mais la maîtresse d'une grande ferme, qui avait remarqué combien l'enfant s'était montrée soigneuse et attentive pour ses agneaux, pensa que cette petite deviendrait une bonne bergère: elle l'invita à venir en service chez elle. Julie accepta bien vite, et le soir, en faisant sa prière, elle remercia le bon Dieu d'avoir eu pitié d'elle*.

EXERCICES

1. Répondez aux questions.

1. Comment Julie et sa grand-mère gagnaient-elles leur vie? Où habitaient-elles?
2. Où la petite fille a-t-elle trouvé le petit agneau? Qu'est-ce qu'elle a fait avant de le garder chez elle?

* D'après Zulma Carraud, *Contes et historiettes à l'usage des jeunes enfants qui commencent à savoir lire*

3. Comment Julie soignait-elle le petit agneau? Qui l'aidait quand elle ne pouvait pas laisser sa grand-mère seule?
4. Comment le petit agneau a-t-il sauvé Julie et sa grand-mère en hiver?
5. Qu'est-ce qu'on a fait après avoir tondus le petit agneau qui était devenu une jolie brebis?
6. Pourquoi Julie a-t-elle vendu sa brebis et son agneau en automne?
7. Quel chagrin a eu Julie au printemps?
8. Qu'est-ce que la maîtresse d'une grande ferme a proposé à Julie?

2. Dites si c'est vrai, partiellement vrai ou faux.

- La grand-mère de Julie était malvoyante.
- Une voisine a reconnu son agneau, mais elle a permis à Julie de le garder.
- Julie partageait son pain avec le petit agneau même quand elle en avait très peu.
- L'agneau savait revenir tout seul à la maison.
- En hiver l'agneau dormait sous une couverture parce qu'il avait froid.
- En été on a tondus l'agneau parce qu'il faisait très chaud.
- Julie a fait elle-même des bas pour elle et pour sa grand-mère.
- Julie a vendu la brebis et son agneau parce qu'il n'y avait pas assez de place ni de nourriture chez elle pour deux animaux.
- Après avoir vendu ses bêtes Julie a acheté à sa grand-mère un vêtement chaud pour l'hiver.
- Julie est devenue bergère après la mort de sa grand-mère.

3. Remettez en ordre le plan de l'histoire.

1. Julie nourrit son agneau.
2. Julie vend sa brebis et son agneau pour acheter une capote à sa grand-mère.
3. On tond l'agneau en été.
4. On invite Julie à une grande ferme.

5. Julie trouve un petit agneau.
6. Julie reste seule au monde.
7. Comme Julie n'a pas trouvé les maîtres du petit agneau, elle décide de le garder chez elle.
8. Les bergères aident Julie à paître le petit agneau.
9. Le petit agneau réchauffe Julie et sa grand-mère en hiver.

4. Faites la liste de mots-clés dont vous vous servirez pour rendre le contenu de cette histoire.

5. Dans le fragment ci-dessous, remplacez le passé simple des verbes par le passé composé et justifiez l'emploi de toutes les formes temporelles.

L'année suivante, à la foire de septembre, elle vendit la brebis et son agneau, afin de pouvoir acheter une capote d'occasion pour sa grand-mère qui n'en avait plus, et qui souffrait beaucoup du froid quand elle allait demander l'aumône pendant l'hiver. La pauvre enfant pleura beaucoup quand il fallut se séparer de ses deux chères petites bêtes qu'elle aimait tant; mais, comme elle aimait encore mieux sa grand-mère, elle essuya ses yeux, décida de ne plus penser à ses agneaux, et elle se trouva très heureuse quand elle vit la bonne vieille bien enveloppée dans la capote qu'on lui avait achetée avec l'argent des deux brebis.

6. Il n'y a pas de dialogues dans le texte de cette histoire. Réécrivez l'extrait qui suit en y ajoutant un dialogue.

La maîtresse d'une grande ferme, qui avait remarqué combien l'enfant s'était montrée soigneuse et attentive pour ses agneaux, pensa que cette petite deviendrait une bonne bergère: elle l'invita à venir en service chez elle. Julie accepta bien vite, et le soir, en faisant sa prière, elle remercia le bon Dieu d'avoir eu pitié d'elle.

7. Racontez l'histoire que vous avez lue sans consulter le texte.

LA CHAUX

La petite Sophie n'était pas obéissante. Sa mère lui avait défendu d'aller seule dans la cour, où les maçons bâtissaient une maison pour les poules. Sophie aimait beaucoup regarder travailler les maçons; quand sa mère y allait, elle l'emmenait toujours, mais elle lui ordonnait de rester près d'elle. Sophie, qui aurait voulu courir à droite et à gauche, lui demanda un jour:

— Maman, pourquoi ne me permettez-vous pas d'aller voir les maçons sans vous? Et quand vous y allez, pourquoi voulez-vous que je reste toujours auprès de vous?

— Parce que les maçons lancent des pierres, des briques qui pourraient t'attraper, et puis parce qu'il y a du sable, de la chaux qui pourraient te faire glisser ou te faire mal, répondit la mère.

— Oh! maman, d'abord j'y ferais bien attention, et puis le sable et la chaux ne peuvent pas faire de mal.

— Tu crois cela parce que tu es une petite fille; mais, moi qui suis grande, je sais que la chaux brûle, répliqua la mère. Mais comme Sophie insistait, la mère dit:

— Tais-toi. Je sais mieux que toi ce qui peut te faire mal ou non. Je t'interdis d'aller dans la cour sans moi.

Sophie baissa la tête et ne dit plus rien; mais elle pensa:

— J'irai tout de même; cela m'amuse, et j'irai.

Elle n'attendit pas longtemps. Une heure après, le jardinier vint chercher sa mère pour choisir des géraniums qu'on apportait à vendre. Sophie resta donc seule: elle regarda de tous côtés si la bonne ne pouvait la voir, et, se sentant bien

seule, elle courut à la porte, l'ouvrit et alla dans la cour; les maçons travaillaient et ne voyaient pas Sophie, qui s'amusa à les regarder et à tout voir, tout examiner. Elle se trouva près d'un grand bassin à chaux tout plein, blanc et uni comme de la crème.

— Comme cette chaux est blanche et jolie! se dit-elle, je ne l'avais jamais si bien vue; maman ne m'en laisse jamais approcher. Comme c'est uni! Ce doit être doux et agréable sous les pieds. Je vais traverser tout le bassin en glissant dessus comme sur la glace.

Et Sophie posa son pied sur la chaux, pensant que c'était solide comme la terre. Mais son pied enfonça; pour ne pas tomber, elle posa l'autre pied, et elle enfonça jusqu'à mi-jambes. Elle cria; un maçon accourut, l'enleva, la mit par terre et lui dit:

— Enlevez vite vos souliers et vos bas, mademoiselle; ils sont déjà tout brûlés; si vous les gardez, la chaux va vous brûler les jambes.

Sophie regarda ses jambes; malgré la chaux qui tenait encore, elle vit que ses souliers et ses bas étaient noirs comme s'ils sortaient du feu. Elle cria plus fort, et d'autant plus qu'elle commençait à sentir les picotements de la chaux, qui lui brûlait les jambes. La bonne n'était pas loin, heureusement; elle accourut, vit sur-le-champ ce qui était arrivé, arracha les souliers et les bas de Sophie, lui essuya les pieds et les jambes avec son tablier, la prit dans ses bras et l'emporta à la maison. Au moment où Sophie était rapportée dans sa chambre, sa mère rentrait pour payer le marchand de fleurs.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle avec inquiétude. T'es-tu fait mal? Pourquoi es-tu nu-pieds? Sophie, honteuse, ne répondait pas. La bonne raconta à la mère ce qui était arrivé, et comment Sophie avait failli brûler les jambes avec la chaux. Elle dit:

— Si je ne m'étais pas trouvée tout près de la cour et si je n'étais pas arrivée juste à temps, elle aurait eu les jambes dans le même état que mon tablier. Que madame voie comme il est brûlé par la chaux; il est plein de trous.

La mère de Sophie vit en effet que le tablier de la bonne était perdu. Se tournant vers Sophie, elle lui dit:

— Mademoiselle, je devrais vous punir pour votre désobéissance; mais le bon Dieu vous a déjà punie par la peur que vous avez eue. Vous n'aurez donc d'autre punition que de me donner, pour racheter un tablier neuf à votre bonne, la pièce de cinq francs que votre tante vous a donnée pour votre anniversaire.

Sophie se dit, tout en pleurant, qu'une autre fois elle écouterait sa maman, et n'irait plus où elle ne devait pas aller*.

EXERCICES

1. Répondez aux questions.

1. Qu'est-ce qu'il y avait dans la cour de Sophie?
2. Pourquoi la mère de Sophie ne lui permettait-elle pas d'aller seule dans la cour?
3. Quand Sophie est-elle allée dans la cour? Qu'est-ce qu'elle y a vu?
4. Qu'est-ce que Sophie a pensé et a fait en voyant un bassin à chaux?
5. Qui a retiré Sophie de la chaux? Qu'est-ce qu'il lui a dit?
6. Quels ont été les effets produits par la chaux sur les vêtements de Sophie et de la bonne?
7. Comment Sophie a-t-elle été punie par sa mère?
8. Quelle conclusion Sophie a-t-elle tirée de cette histoire?

2. Dites si c'est vrai, partiellement vrai ou faux.

- Sophie était une petite fille désobéissante.
- La mère a interdit à Sophie d'aller seule dans la cour parce que les maçons qui y travaillaient étaient méchants et pouvaient faire du mal à la petite fille.

* D'après la Comtesse de Ségur, *Les malheurs de Sophie*

- Sophie est allée seule dans la cour pendant que sa mère préparait le dîner dans la cuisine.
- Les maçons ont vu Sophie et l'ont invitée à voir le bassin à chaux.
- Sophie ne savait pas que la chaux n'était pas solide comme la terre.
- Les souliers, les bas et la robe de Sophie ont été abîmés par la chaux.
- Sophie s'est brûlé les jambes avec la chaux.
- On pouvait réparer facilement le tablier de la bonne.
- La mère de Sophie l'a sévèrement punie.
- Sophie a décidé d'écouter toujours sa mère.

3. Remettez en ordre le plan de l'histoire.

1. La petite Sophie décide tout de même d'aller seule dans la cour.
2. Un maçon retire la petite Sophie du bassin à chaux.
3. La mère choisit une punition pour la petite Sophie.
4. La mère défend à la petite Sophie d'aller seule dans la cour parce que c'est dangereux.
5. La bonne arrive et essuie les pieds et les jambes à la petite Sophie avec son tablier.
6. La petite Sophie s'émerveille devant le bassin à chaux et essaye de glisser dessus comme sur la glace.
7. La mère de la petite Sophie revient.

4. Faites la liste de mots-clés dont vous vous servirez pour rendre le contenu de cette histoire.

5. Dans le fragment ci-dessous, remplacez le passé simple des verbes par le passé composé et justifiez l'emploi de toutes les formes temporelles.

Elle n'attendit pas longtemps. Une heure après, le jardinier vint chercher sa mère pour choisir des géraniums qu'on apportait à vendre. Sophie resta donc

seule: elle regarda de tous côtés si la bonne ne pouvait la voir, et, se sentant bien seule, elle courut à la porte, l'ouvrit et alla dans la cour; les maçons travaillaient et ne voyaient pas Sophie, qui s'amusait à les regarder et à tout voir, tout examiner. Elle se trouva près d'un grand bassin à chaux tout plein, blanc et uni comme de la crème.

6. Tournez le discours direct au discours indirect.

— Maman, pourquoi ne me permettez-vous pas d'aller voir les maçons sans vous?

— Parce que les maçons lancent des pierres, des briques, et puis parce qu'il y a du sable, de la chaux qui pourraient te faire glisser ou te faire mal, répondit la mère.

— Oh! maman, d'abord j'y ferais bien attention, et puis le sable et la chaux ne peuvent pas faire de mal.

— Tu crois cela parce que tu es une petite fille; mais, moi qui suis grande, je sais que la chaux brûle, répliqua la mère. Mais comme Sophie insistait, la mère dit:

— Tais-toi. Je sais mieux que toi ce qui peut te faire mal ou non. Je t'interdis d'aller dans la cour sans moi.

7. Racontez l'histoire que vous avez lue sans consulter le texte.

LE MILITAIRE ET LE LION

Il était une fois un militaire qui revenait du service. Il frappa à la porte d'un château pour demander à boire, car il avait grand'soif. Un lion vint lui ouvrir: dans ce temps-là les lions étaient souvent domestiques. Les maîtres du château étaient sortis. Le militaire demanda au lion de lui donner un verre d'eau.

— Militaire, répondit le lion, je ne te donnerai pas d'eau; tu boiras du vin avec moi.

Ils burent ensemble quelques bouteilles, puis le lion dit au militaire:

— Militaire, veux-tu jouer avec moi aux cartes?

— Très volontiers, répondit le militaire.

Ils jouèrent sept ou huit parties. Le lion, qui perdait toujours, était furieux. Il laissa tomber par terre une carte et demanda au militaire de la lui ramasser; mais celui-ci, voyant bien que le lion n'attendait que le moment où il se baisserait pour se jeter sur lui, ne bougea pas et lui dit:

— Je ne suis pas ton domestique, tu peux la ramasser toi-même. Si tu veux, nous allons jouer à un autre jeu. Apporte-moi une corde et une planche.

Le lion alla chercher tout ce qu'il demandait; le militaire fit une balançoire et y monta le premier. À peine s'était-il balancé quelques instants, que le lion lui cria:

— Descends, militaire, descends donc, c'est mon tour.

— Pas encore, lion, dit l'autre, tu as le temps d'y être.

Enfin le militaire se décida à descendre; il aida le lion à monter sur la balançoire et lui dit:

— Lion, comme tu ne connais pas ce jeu, je vais t'attacher par les pattes pour que tu ne tombes pas.

Il l'attacha, et, du premier coup, il le lança au plafond.

— Ah! militaire, descends-moi, criait le lion, j'en ai assez.

— Je te descendrai quand je repasserai par ici, répondit le militaire, et il sortit du château.

Quand les maîtres du château rentrèrent, ils découvrirent le lion suspendu en l'air sur la balançoire.

— Eh! lion, lui dirent-ils, que fais-tu là?

— Ah! ne m'en parlez pas! c'est un méchant militaire qui m'a mis où vous voyez. Délivrez-moi! Je courrai après lui, et si je l'attrape, je le tue et je le mange!

Cependant le militaire continuait à marcher; il rencontra un renard qui était au pied d'un arbre, le nez en l'air.

— Eh! renard, lui dit-il, que regardes-tu là-haut?

— Je regarde ces cerises de bois.

— Si tu veux, dit le militaire, je vais t'aider à monter sur l'arbre.

En disant ces mots, il prit le renard et le mit sur la plus haute branche de cet arbre.

— Ah! militaire, militaire, descends-moi donc, cria le renard.

— Quand je repasserai, dit le militaire. Les cerises auront le temps de mûrir d'ici-là.

Le renard poussait des cris lamentables qui attirèrent le lion.

— Que fais-tu là, renard? lui dit-il.

— Ah! ne m'en parlez pas! c'est un méchant militaire qui m'a joué ce tour. Si tu me délivres, je courrai avec toi après lui; nous le tuerons et nous le mangerons.

Le militaire continua sa route et rencontra une jeune fille.

— Mademoiselle, lui dit-il, il y a derrière nous deux bêtes féroces qui vont nous dévorer: voulez-vous suivre mon conseil? faisons une balançoire et accrochons-la au cerisier qui est devant nous.

La jeune fille y consentit, et le jeu était en train quand le lion et le renard arrivèrent.

— Quoi? dit le lion, encore le même jeu! sauvons-nous.

Et ils s'enfuirent.

Le militaire ramena la jeune fille chez ses parents, qui furent bien joyeux d'apprendre qu'elle avait échappé à un si grand danger. Ils firent mille remerciements au militaire et lui donnèrent leur fille en mariage.*

EXERCICES

1. Répondez aux questions.

1. Pourquoi le militaire a-t-il frappé à la porte d'un château? Par qui a-t-il été accueilli?
2. Qu'est-ce que le lion a proposé au militaire? Qu'est-ce que le militaire a refusé au lion?
3. Quelle distraction le militaire a-t-il proposée au lion? Comment s'est-elle déroulée?
4. Qu'est-ce que le lion a dit à ses maîtres quand ils l'ont délivré?
5. Qu'est-ce que le renard voulait mais ne pouvait pas faire? Comment le militaire l'a-t-il aidé?
6. Par qui le renard a-t-il été délivré? Qu'a-t-il dit à son sauveur?
7. Qui le militaire a-t-il enfin rencontré? Quel truc a-t-il inventé pour ne pas être mangé par le lion et le renard?
8. Quelle récompense a reçue le militaire?

2. Dites si c'est vrai, partiellement vrai ou faux.

- Les maîtres du château étaient absents quand le militaire est venu.
- Le lion a servi de l'eau au militaire.
- Le militaire a refusé de ramasser la carte parce qu'il avait peur d'être attaqué par le lion.
- Avant de partir le militaire a descendu le lion de la balançoire.

* D'après *Contes populaires lorrains recueillis dans un village du Barrois, à Montiers-sur-Saulx*

- Dans le bois le militaire a rencontré le renard qui mangeait des cerises au pied d'un grand arbre.
- Le militaire a promis au renard de le descendre de l'arbre sur le chemin du retour.
- Le lion et le renard ont décidé d'attraper le militaire et de le manger.
- Le lion et le renard ont eu peur en voyant la jeune fille.
- Le militaire a ramené la jeune fille chez ses parents.
- Les parents de la jeune fille l'ont donnée en mariage au militaire en signe de reconnaissance.

3. Remettez en ordre le plan de l'histoire.

1. Le lion délivre le renard et ils courent tous les deux à la poursuite du militaire.
2. Le militaire ramène la jeune fille chez ses parents qui la lui donnent en mariage.
3. Le lion accueille dans le château le militaire qui revient du service.
4. Le militaire fait une balançoire et y attache le lion.
5. Le militaire rencontre le renard et le met sur la plus haute branche de l'arbre.
6. Le militaire rencontre une jeune fille.
7. Le militaire fait peur au lion et au renard.
8. Le lion et le militaire boivent du vin ensemble et jouent aux cartes.
9. Les maîtres du château délivrent le lion.

4. Faites la liste de mots-clés dont vous vous servirez pour rendre le contenu de cette histoire.

5. Remplacez le passé simple des verbes par le passé composé et justifiez l'emploi de toutes les formes temporelles.

Il était une fois un militaire qui revenait du service. Il frappa à la porte d'un château pour demander à boire, car il avait grand'soif. Un lion vint lui ouvrir: dans ce temps-là les lions étaient souvent domestiques. Le militaire demanda au lion de lui donner un verre d'eau. Mais le lion lui proposa de boire plutôt du vin. Ils burent ensemble quelques bouteilles, puis le lion dit au militaire de jouer avec lui aux cartes. Ils jouèrent sept ou huit parties. Le lion, qui perdait toujours, était furieux. Il laissa tomber par terre une carte et demanda au militaire de la lui ramasser; mais celui-ci, voyant bien que le lion n'attendait que le moment où il se baisserait pour se jeter sur lui, ne bougea pas.

6. Tournez le discours direct au discours indirect.

— Eh! renard, lui dit-il, que regardes-tu là-haut?

— Je regarde ces cerises de bois.

— Si tu veux, dit le militaire, je vais t'aider à monter sur l'arbre.

Et il prit le renard et le mit sur la plus haute branche de cet arbre.

— Ah! militaire, militaire, descends-moi donc, cria le renard.

— Quand je repasserai, dit le militaire. Les cerises auront le temps de mûrir d'ici-là.

7. Racontez l'histoire que vous avez lue sans consulter le texte.

LA CHÈVRE MENTEUSE

Il était une fois dans un petit village un homme et une femme qui n'avaient pas d'enfants. Ils élevaient quelques animaux domestiques, juste pour leur besoin, et cultivaient des légumes que le mari allait vendre une

fois par semaine à la ville la plus proche. Ils menaient une vie heureuse et paisible. La femme était bonne et toujours prête à aider son mari pour les soins du jardinage, l'homme était travaillant et honnête.

Un jour le mari revint du marché l'air épanoui de satisfaction et de bonne humeur. Il raconta à sa femme qu'il avait acheté une chèvre qui possédait le don de la parole. Le mari conduisit sa femme à la bergerie où il avait enfermé la chèvre, ils donnèrent à boire et à manger à cette dernière, puis le mari avant de quitter la bergerie s'adressa à la chèvre et lui dit:

— As-tu bien bu et bien mangé?

— Oui, répondit la chèvre, j'ai bien bu et bien mangé.

Le lendemain, le mari dut s'absenter pour une affaire urgente et en partant, il recommanda à sa femme de bien soigner la chèvre. La recommandation du mari fut suivie à la lettre et le soir avant l'arrivée du mari, la femme soigna la chèvre et avant de la quitter, lui dit:

— As-tu bien bu et bien mangé?

Et la chèvre répondit:

— J'ai bien bu et bien mangé.

Peu de temps après le mari arriva et alla voir la chèvre. Il lui posa la même question:

— As-tu bien bu et bien mangé?

À la grande surprise du mari, la chèvre lui répondit cette fois d'un ton plaintif:

— Non je n'ai point bu, point mangé!

Le mari un peu irrité de voir que sa femme avait négligé ses recommandations, entra et reprocha à celle-ci d'avoir oublié de soigner la chèvre et malgré les protestations de son épouse, il fut quelques jours de mauvaise humeur.

Sur la fin de la semaine, comme d'habitude, le mari partit pour se rendre au marché vendre des légumes. La femme fit de son mieux pour soigner la chèvre, car la mauvaise humeur de son mari dans ces derniers jours l'avait beau-

coup affectée. Le soir, à son retour le mari courut à la bergerie et demanda à la chèvre:

— As-tu bien bu et bien mangé?

— Non, répondit la chèvre sur un ton des plus lamentables, non! Je n'ai point bu, point mangé!

Le mari de plus en plus irrité contre sa femme se rendit à la maison et de nouveau reprocha à son épouse son manque d'obéissance.

La pauvre femme, tout en protestant, fut très affectée par les paroles méchantes de son mari, à tel point, qu'elle en fut malade et son mari crut qu'elle allait mourir dans la nuit qui suivit cette scène de désaccord survenue entre eux.

Le mari voyant son épouse dans cet état se mit à réfléchir et le lendemain quand l'heure fut arrivée d'aller soigner la chèvre, il mit les habits de sa femme, se cacha la figure pour ne pas être reconnu, et s'en alla donner à cette dernière tout ce qu'il pouvait trouver de mieux.

Quand la chèvre eut bien mangé, le mari imitant la voix de son épouse lui renouvela la demande:

— As-tu bien bu et bien mangé?

— Oui, dit la chèvre, j'ai bien bu et bien mangé.

Le mari alla à la maison, mit ses propres habits et revint demander à la chèvre si elle avait bien bu et bien mangé.

Trompée par l'apparence, la chèvre répondit d'une voix de plus en plus plaintive:

— Non, je n'ai point bu, point mangé!

Le mari se rendit à la maison et raconta à sa femme ce qui venait d'arriver, tout en lui demandant pardon pour l'avoir boudée et lui avoir adressé les reproches qu'elle ne méritait point. La femme heureuse se rétablit et tous les deux ils décidèrent de vendre le lendemain la chèvre menteuse.*

* D'après Adélarde Lambert, *Contes de tante Rose*

EXERCICES

1. Répondez aux questions.

1. Comment était la vie de cette famille?
2. Quel don possédait la chèvre? Comment cela a-t-il été prouvé le premier jour?
3. Dans quelles circonstances la chèvre a-t-elle menti pour la première fois?
4. Comment le mari a-t-il réagi au mensonge de la chèvre?
5. Pourquoi la femme est-elle tombée malade?
6. Qu'est-ce que le mari a inventé pour savoir la vérité?
7. Qu'est-ce que le mari a dit à sa femme après avoir appris la vérité?
8. Comment a-t-on puni la chèvre?

2. Dites si c'est vrai, partiellement vrai ou faux.

- Les époux menaient une vie tranquille.
- Le mari était de bonne humeur parce qu'il avait bien vendu les légumes au marché.
- La chèvre a menti pour la première fois quelques jours après son apparition à la maison de cette famille.
- La chèvre ne disait pas la même chose à la femme et à son mari.
- La chèvre a dit au mari qu'elle avait peu mangé et bu.
- Les reproches du mari n'importaient pas beaucoup la femme.
- La femme est tombée malade parce qu'elle avait pitié pour la chèvre affamée.
- Le mari a décidé de tromper la chèvre pour savoir la vérité.
- La chèvre n'a pas reconnu le mari qui portait les vêtements de sa femme.
- Les époux ont décidé de se débarrasser de la chèvre menteuse.

3. Remettez en ordre le plan de l'histoire.

1. Les époux donnent à boire et à manger à la chèvre et s'assurent de son don de la parole.
2. Le mari reproche à sa femme de ne pas avoir suivi ses recommandations.

3. On se débarrasse de la chèvre menteuse.
4. La chèvre ment au mari pour la première fois.
5. Le mari revient du marché avec une chèvre.
6. La chèvre ment au mari pour la deuxième fois.
7. Le mari décide de tromper la chèvre pour savoir la vérité.
8. La femme malheureuse tombe malade.
9. Le mari demande à sa femme de bien soigner la chèvre en son absence.

4. Faites la liste de mots-clés dont vous vous servirez pour rendre le contenu de cette histoire.

5. Dans le fragment ci-dessous, remplacez le passé simple des verbes par le passé composé et justifiez l'emploi de toutes les formes temporelles.

Un jour le mari revint du marché l'air épanoui de satisfaction et de bonne humeur. Il raconta à sa femme qu'il avait acheté une chèvre qui possédait le don de la parole. Le mari conduisit sa femme à la bergerie où il avait enfermé la chèvre, ils donnèrent à boire et à manger à cette dernière, puis le mari avant de quitter la bergerie s'adressa à la chèvre et causa avec elle. Le lendemain, le mari dut s'absenter pour une affaire urgente et en partant, il recommanda à sa femme de bien soigner la chèvre. La recommandation du mari fut suivie à la lettre et le soir avant l'arrivée du mari, la femme soigna la chèvre.

6. Tournez le discours direct au discours indirect.

Le soir, à son retour le mari courut à la bergerie et demanda à la chèvre:

— As-tu bien bu et bien mangé?

— Non, répondit la chèvre sur un ton des plus lamentables, non! Je n'ai point bu, point mangé!

7. Racontez l'histoire que vous avez lue sans consulter le texte.

LA RENTE DU CHAPEAU

Un paysan entra un jour dans une boutique, mit son chapeau sur le comptoir et pria le marchand de lui prêter six francs sur ce gage.

— Me prends-tu pour un sot? lui répondit celui-ci. Je ne te prêterais pas deux sous sur une pareille guenille.

— Tel qu'il soit, répondit le paysan, je ne vous le donnerais pas pour vingt écus; et j'ai pourtant bien besoin de l'argent que je vous demande. Il y a huit jours que j'ai vendu ici du blé. Je devais en recevoir le montant aujourd'hui, et je comptais là-dessus pour payer demain ma dette, si je ne veux voir saisir mes meubles. Mais le pauvre homme qui me doit vient d'enterrer son fils. Sa femme est malade de chagrin, et ils ne peuvent me payer que dans huit jours. Comme j'ai fait souvent les courses chez vous, et que vous me connaissez pour un honnête homme, j'ai pensé que vous pourriez me prêter les six francs dont j'ai besoin. Ce n'est rien pour vous, et c'est beaucoup pour moi. Le marchand ne fit que ricaner en haussant les épaules, et lui tourna le dos sans pitié.

Le comte N. se trouvait alors par hasard dans la boutique. Il avait écouté avec attention le discours du paysan. Il s'approcha doucement de lui, et lui donna six francs. Puis il sortit brusquement, en lançant un regard d'indignation au marchand.

Un mois après, lorsque le comte N. traversait le pont Royal dans son carrosse, il entendit une voix qui criait inutilement au cocher d'arrêter. Il mit la tête à la portière, et vit sur le trottoir un homme qui courait à toutes jambes en suivant le pas de ses chevaux. Il dit au cocher de s'arrêter. Aussitôt l'homme s'élança à la portière, et lui dit:

— Excusez-moi, Monsieur. Je me suis mis hors d'haleine pour vous attraper. N'est-ce pas vous qui m'avez donné, il y a un mois, six francs dans la main, chez un marchand?

— Oui, mon ami, je m'en souviens.

— Eh bien! Monsieur, voici votre argent que je vous rapporte. Vous ne m'aviez pas laissé le temps de vous remercier, et encore moins de vous demander votre nom et votre adresse. Le marchand ne vous connaissait pas. Je suis venu ici tous les dimanches pour voir si je vous verrais passer. Heureusement je vous ai trouvé. Je n'aurais jamais été tranquille si je ne vous avais pas rencontré. Que Dieu vous récompense, vous et vos enfants, du service que vous m'avez rendu!

— Je me félicite, lui répondit le comte, d'avoir affaire à un si honnête homme; mais je vous avoue que je ne m'attendais pas à me voir rentrer cet argent. C'était un petit cadeau que j'avais intention de vous faire.

— Je n'en savais rien, Monsieur; et puis je ne reçois point d'argent que lorsque je le gagne. Je n'ai rien fait pour vous, et vous avez assez fait pour moi en me le prêtant. Prenez-le, je vous en supplie.

— Non, mon ami; il n'appartient plus ni à vous ni à moi. Faites-moi le plaisir d'en acheter quelque chose pour vos enfants, de leur présenter ce petit cadeau de ma part et n'en parlons plus. Mais éclaircissez-moi une chose qui n'a pas cessé de tourmenter ma curiosité depuis ce jour-là. Pourquoi osiez-vous demander six francs sur votre chapeau qui coûte à peine six sous?

— Ce chapeau m'est très cher, Monsieur. Je vais vous en raconter l'histoire. Il y a quelques années que le fils unique du seigneur de notre village, en glissant sur la rivière, est tombé sous la glace. Je travaillais près de là; j'ai entendu des cris, j'ai accouru, je me suis jeté tout habillé dans le trou dans la glace, et j'ai eu le bonheur d'en retirer l'enfant et de le porter vivant à son père. Mon seigneur m'a donné quelques arpents de terre, avec une petite somme pour y bâtir une maison, monter mon ménage et me marier. Ce n'est pas tout: comme

j'avais perdu mon chapeau dans l'eau, il a posé le sien sur ma tête, en me disant qu'il aurait voulu y mettre une couronne à la place de ce chapeau. J'aime beaucoup ce chapeau car il me rappelle mon bienfaiteur grâce auquel j'ai maintenant une famille, une maison et un peu de terre. Je suis fâché seulement qu'il commence à s'user. Voyez-vous? Mais tant qu'il en restera un morceau, il sera toujours sans prix à mes yeux.*

EXERCICES

1. Répondez aux questions.

1. Pourquoi le paysan avait-il besoin d'argent? Comment pensait-il en trouver?
2. Qui a donné la somme nécessaire au paysan?
3. Quand et où le paysan a-t-il rencontré le comte N. pour la seconde fois?
4. Pourquoi le paysan voulait-il revoir le comte N.?
5. Qu'est-ce que le comte N. a dit à propos de l'argent que le paysan voulait lui rendre?
6. Qu'est-ce qui tourmentait la curiosité du comte N.?
7. Quelle est l'histoire du chapeau du paysan?
8. Pourquoi ce chapeau était-il si précieux pour le paysan?

2. Dites si c'est vrai, partiellement vrai ou faux.

- Le chapeau du paysan était tout neuf.
- Le paysan n'avait pas d'argent parce qu'on ne lui avait pas rendu une dette.
- Le comte N. a dit au marchand de prêter la somme nécessaire au paysan.
- Dans la boutique, le paysan a remercié le comte N. et lui a demandé son nom et son adresse.

* D'après Arnaud Berquin, *L'ami des enfants*

- Le paysan est revenu plusieurs fois dans le quartier avec l'espoir de revoir le comte N.
- Le paysan voulait absolument rendre sa dette et le comte N. a fini par accepter cet argent.
- Le chapeau valait beaucoup moins cher que les six francs demandés par le paysan.
- Le seigneur du village avait trois fils.
- Autrefois le chapeau du paysan appartenait au seigneur du village.
- Le paysan a reçu une récompense généreuse pour avoir sauvé le fils du seigneur.

3. Remettez en ordre le plan de l'histoire.

1. Le comte N. donne la somme nécessaire au paysan.
2. Un paysan demande au marchand de lui prêter de l'argent sur le gage de son chapeau.
3. Un jour le paysan a sauvé le fils du seigneur de leur village qui était tombé sous la glace.
4. Le paysan court après le carrosse du comte N. pour lui rendre l'argent et exprimer sa gratitude.
5. Le paysan commence à raconter l'histoire de son chapeau.
6. Le seigneur du village a récompensé généreusement le paysan.
7. Le comte refuse de prendre l'argent du paysan.
8. Le paysan explique pourquoi il a besoin d'argent.

4. Faites la liste de mots-clés dont vous vous servirez pour rendre le contenu de cette histoire.

5. Dans le fragment ci-dessous, remplacez le passé simple des verbes par le passé composé et justifiez l'emploi de toutes les formes temporelles.

Le comte N. s'approcha doucement du paysan, et lui donna six francs. Puis il sortit brusquement. Un mois après, lorsque le comte N. traversait le pont Royal dans son carrosse, il entendit une voix qui criait inutilement au cocher d'arrêter. Il mit la tête à la portière, et vit sur le trottoir un homme qui courait à toutes jambes en suivant le pas de ses chevaux. Il dit au cocher de s'arrêter.

6. Tournez le discours direct au discours indirect.

— Je me félicite, dit le comte au paysan, d'avoir affaire à un si honnête homme; mais je vous avoue que je ne m'attendais pas à me voir rentrer cet argent. C'était un petit cadeau que j'avais intention de vous faire.

— Je n'en savais rien, Monsieur; et puis je ne reçois point d'argent que lorsque je le gagne. Je n'ai rien fait pour vous, et vous avez assez fait pour moi en me le prêtant. Prenez-le, je vous en supplie.

— Non, mon ami; il n'appartient plus ni à vous ni à moi. Faites-moi le plaisir d'en acheter quelque chose pour vos enfants, de leur présenter ce petit cadeau de ma part et n'en parlons plus.

7. Racontez l'histoire que vous avez lue sans consulter le texte.

LE VENT D'AUTOMNE

C'était à la campagne, après le dîner. On avait allumé dans la cheminée du salon une de ces joyeuses flambées d'automne que l'humidité et la fraîcheur de la nuit, rapidement venue, rendent si charmantes à voir et à sentir. Dehors, le vent d'octobre se faisait entendre énergiquement. À travers les fenêtres, on voyait les noires silhouettes des arbres du parc s'agiter d'une façon inquiète et prendre des poses inattendues sur l'azur sombre du ciel.

— Mauvais temps pour les gens qui sont sur mer! fit quelqu'un qui était assis dans un vaste fauteuil, en face du foyer.

— Pauvres gens! répondirent les autres.

— C'est égal, poursuivit le premier homme, c'est égal, j'aime cela, moi, la nuit surtout. Oh! entendre le bruit du vent quand on est dans son lit enveloppé d'une couverture chaude. On se laisse bercer par les rumeurs de la tempête, qui ne peut vous atteindre dans le confort où l'on se trouve, et l'on rêve délicieusement.

— Mon cher, interrompit un gros monsieur, si vous aviez souffert comme moi de ce plaisir que vous désirez si fort d'éprouver...

— Racontez-nous donc cela? demandèrent les autres.

— Eh bien, poursuivit le gros personnage, un vieux marin, de mes amis, qui habite aux environs de Cherbourg, sur une falaise, m'offrit de venir, au mois de janvier, passer quelques jours chez lui. J'acceptai son offre volontiers. Et je partis. Je vous passe les détails du voyage. J'arrive au récit de ma première nuit chez mon hôte. Un vent épouvantable faisait trembler la maison sur ses caves, lorsque, je fus abandonné dans la chambre d'ami, en compagnie de ma bougie. Sous les couvertures, je pensais aux charmes de ma situation si nouvelle et si poétique. Le bruit de la tempête me remplissait déjà d'une douce ivresse et de rêves exquis, lorsque soudain ma fenêtre s'ouvre, et un coup de vent violent s'engouffre dans la chambre apportant avec lui une pluie de sable, et vient me glacer jusqu'aux os. En même temps ma bougie s'éteint. Vite, je me lève pour fermer la fenêtre, mais mon pied s'accroche dans le tapis, le tapis enlace ma jambe, la table de nuit s'écroule, et, tandis que l'eau du vase renversé coule sur mon pied droit, la cire encore brûlante de la bougie pleut sur ma jambe gauche. Pendant que je cherche à me délivrer, les rideaux, volant jusqu'au plafond, me donnent des claques sur la figure ou retombent rudement sur mon dos. Néanmoins, après des efforts farouches, je parviens à refermer solidement la maudite fenêtre, et, à tâtons, je me recouche, un peu désenchanté. Mais je ne pus pas

m'endormir, parce qu'un volet mal fixé se mit tout à coup à battre avec acharnement contre le mur d'une bien agaçante façon. Je dus me lever de nouveau, ouvrir la fenêtre plongeant à mi-corps dans les ténèbres extérieures pendant plus d'une minute, recevoir d'abondantes douches d'eau froide, car je ne trouvais pas le misérable crochet du volet. Complètement mouillé, mais triomphant, je me recouchai.

À peine recouché, et comme je fermais l'œil, un grand bruit sourd me fait tressaillir de nouveau. Au-dessus de ma tête, dans le grenier, où le vent faisait rage, des sacs mal équilibrés s'abattent lourdement. Au même moment, une pluie de poussière, de toiles d'araignées, de grains de blé et d'insectes me couvre, m'aveugle, me remplit d'effroi. Et pas une allumette! Pas une! j'éternue, je tousse, je pleure; je me secoue dans l'ombre épaisse, mais sans résultat sérieux. Mes draps sont pleins de choses qui courent vite, qui grimpent sur moi, qui filent entre mes doigts.

Maudissant la mer et ses tempêtes, je prends une résolution héroïque. Je me lève, je m'enveloppe d'une couverture, et je m'assieds sur une chaise, décidé à attendre le jour dans cette position. Quelle nuit! Elle dépassa en longueur toutes les nuits polaires. Les fils télégraphiques, dont j'ignorais la présence, passaient sous ma fenêtre. Agités par le vent, ils ne cessèrent de hurler et leur bruit était semblable aux cris de moribonds. Et mon hôte, quand il entendit mon lamentable récit le lendemain matin, me dit en souriant: «Une tempête?! Mais il y a eu une légère brise fraîche, voilà tout». Brise fraîche! Ah! ces hommes de mer, quelle nature de bronze!*

EXERCICES

1. Répondez aux questions.

* D'après Ernest d'Hervilly, *Histoires divertissantes*

1. Où a commencé cette histoire? Quel temps faisait-il?
2. Quels avantages et inconvénients de la tempête sont-ils évoqués dans la conversation au salon?
3. Où le narrateur est-il allé au mois de janvier et pourquoi?
4. Qu'est-ce qui a dérangé le narrateur pour la première fois la nuit? Comment est-il arrivé à résoudre le problème et quels empêchements a-t-il eus?
5. Pourquoi le narrateur a-t-il dû se lever pour la deuxième fois?
6. D'où venait le grand bruit qui a effrayé le narrateur qui essayait de s'endormir pour la troisième fois? Quelles en ont été la cause et les conséquences?
7. Comment le narrateur a-t-il passé le reste de la nuit?
8. Quelle a été la réaction du vieux marin qui a écouté le récit du narrateur le lendemain?

2. Dites si c'est vrai, partiellement vrai ou faux.

- Un soir de novembre on s'est réuni au salon après le dîner pour parler.
- Une tempête pareille à celle qu'il y a eu ce soir-là est défavorable pour les gens qui sont sur mer.
- Un homme croit qu'il est agréable d'écouter les bruits de la tempête lorsqu'on est couché dans sa chambre.
- Le gros homme a raconté en détail son voyage aux environs de Cherbourg.
- Le vent était si violent qu'il faisait trembler la maison.
- Le narrateur a fermé la fenêtre une bougie à la main.
- Le narrateur a été mouillé par la pluie lorsqu'il essayait de fixer le volet.
- Des sacs mal équilibrés sont tombés après un coup de vent sur le narrateur qui était dans son lit.
- Cette nuit-là a paru au narrateur aussi longue qu'une nuit polaire.
- Le narrateur ne savait pas que les fils télégraphiques passaient sous sa fenêtre.

3. Remettez en ordre le plan de l'histoire.

1. On parle des avantages et des inconvénients de la tempête.
2. Le narrateur arrive chez un vieux marin, son ami.
3. Un gros monsieur se souvient de la tempête qui l'a fait souffrir.
4. Le narrateur décide de ne pas s'endormir et de passer la nuit assis sur une chaise.
5. De la poussière, des insectes, des grains de blé tombent du plafond sur le narrateur.
6. Le narrateur ne peut pas s'endormir à cause du bruit d'un volet mal fixé.
7. Un coup de vent violent ouvre la fenêtre et réveille le narrateur.
8. On se réunit après le dîner au salon.
9. Le vieux marin ne partage pas l'avis du narrateur sur la tempête.

4. Faites la liste de mots-clés dont vous vous servirez pour rendre le contenu de cette histoire.

5. Dans le fragment ci-dessous, mettez les verbes au passé composé ou à l'imparfait.

Un coup de vent violent s'engouffre dans la chambre apportant avec lui une pluie de sable, et vient me glacer jusqu'aux os. En même temps ma bougie s'éteint. Vite, je me lève pour fermer la fenêtre, mais mon pied s'accroche dans le tapis, le tapis enlace ma jambe, la table de nuit s'écroule, et, tandis que l'eau du vase renversé coule sur mon pied droit, la cire encore brûlante de la bougie pleut sur ma jambe gauche. Pendant que je cherche à me délivrer, les rideaux, volant jusqu'au plafond, me donnent des claques sur la figure ou retombent rudement sur mon dos. Néanmoins, après des efforts farouches, je parviens à refermer solidement la maudite fenêtre, et, à tâtons, je me recouche, un peu désenchanté.

6. Tournez le discours direct au discours indirect.

— C'est un mauvais temps pour les gens qui sont sur mer! fit quelqu'un qui était assis dans un vaste fauteuil.

— Pauvres gens! répondirent les autres.

— C'est égal, poursuivit le premier homme, c'est égal, j'aime cela, moi, la nuit surtout.

— Mon cher, interrompit un gros monsieur, si vous aviez souffert comme moi de ce plaisir que vous désirez si fort d'éprouver.

— Racontez-nous donc cela? demandèrent les autres.

7. Racontez l'histoire que vous avez lue sans consulter le texte.

LA BOUGIE MAGIQUE

Le comte de Louppy possédait en Champagne un château où il se rendait chaque année à l'époque de la chasse. Parmi les invités que le comte de Louppy recevait le plus volontiers se trouvait un de ses cousins, le duc de Beaulieu. Les deux cousins avaient l'un pour l'autre une très vive amitié.

Un soir d'automne, ils revenaient tous les deux de la chasse, quand, juste avant le dîner, le comte de Louppy s'aperçut que sa bourse, d'habitude placée dans une poche intérieure de son habit, lui manquait.

— Où l'aurai-je laissée? fit-il.

— Tu ne l'as pas perdue en route? demanda M. de Beaulieu.

— Non, sûrement. Je l'avais tout à l'heure, lorsque nous sommes rentrés.

— Peut-être est-elle restée dans ton vêtement de chasse?

— Je me rappelle l'en avoir retirée, l'avoir mise sur la cheminée de ma chambre. Il n'y avait dedans que quelques francs. C'est à la bourse même que je tiens. Elle a été brodée par ma sœur, ma pauvre Annette; c'est le seul souvenir qui me reste d'elle.

— Tu es sûr de tes domestiques?

— Sûr de mon valet de chambre, oui je le connais depuis bien longtemps, et j'ai toute confiance en lui; mais les autres! Je ne sais pas, je ne peux pas savoir... Évidemment, on me l'a volée, cette bourse! Je ne l'ai pas perdue à la chasse, puisque, il y a un instant, je l'avais encore... Quelqu'un a dû entrer dans ma chambre...

— Eh bien, fais venir les domestiques. J'ai un moyen de découvrir ton voleur.

Tout le personnel du château fut bientôt réuni dans le vestibule, au pied du large escalier. Le duc expliqua en quelques mots de quoi il s'agissait.

— Un vol a été commis dans mon château. Nous ne soupçonnons aucun de vous spécialement; nous n'accusons personne; mais — et ici le duc tira de sa poche une bougie — voici une bougie, composée avec une cire spéciale, des ingrédients mystérieux et magiques, et qui, lorsqu'elle est allumée, ne peut être éteinte par aucun souffle, sauf par le souffle du voleur. Vous allez donc venir l'un après l'autre dans la salle à manger, et vous subirez cette épreuve en présence de M. le comte et de moi.

Ainsi fut fait. Le premier domestique qui se présenta, c'était le valet de chambre du comte, qui était innocent et ne craignit point de souffler de toutes ses forces sur la flamme de la bougie. Confiant dans les paroles du duc de Beau lieu, il croyait se justifier ainsi; mais, à sa grande surprise, la bougie s'éteignit.

— Je ne suis pas coupable, je vous le jure! s'écria-t-il.

— Ne t'inquiète pas, mon ami! répondit le duc. Mais tout cela doit rester entre nous, et il n'en faut rien dire. Nous allons t'enfermer là, dans l'office, et appeler un de tes compagnons.

Le valet partit, le duc ralluma sa bougie et appela un autre domestique. Celui-ci, convaincu également de son innocence, souffla avec force sur la flamme, qui s'éteignit comme tout à l'heure, au grand étonnement et désespoir du souffleur.

— Sois sans inquiétude, mon ami, dit de nouveau le duc, et passe là; va rejoindre le valet de chambre. Mais surtout ne sortez pas, ne bougez pas de l'office.

La bougie rallumée, un troisième domestique fut appelé, puis un quatrième, un cinquième, un sixième, un septième... Toujours la bougie, qui en effet n'avait rien de merveilleux ni de surnaturel, qui n'était qu'une simple bougie, s'éteignait.

Enfin un des derniers appelés, un domestique qui se trouvait depuis huit jours seulement au service du comte de Louppy, souffla si doucement que la flamme ne fit que vaciller.

— Re commençons cela, dit le duc de Beaulieu. Puisque tu n'es pas coupable, tu ne dois rien craindre.

Mais le domestique qui, au contraire, se savait coupable, retenait le plus possible son souffle, ne soufflait que du bout des lèvres, afin de ne pas éteindre la bougie.

— N'allons pas plus loin, dit le duc. C'est toi qui as volé la bourse de ton maître!

— Oui, monsieur le duc... La voilà! bégaya l'autre tout confus et effrayé, et tira de sa poche le mignon objet.*

EXERCICES

1. Répondez aux questions.

1. Qui étaient le comte de Louppy et le duc de Beaulieu? Qu'est-ce qu'ils faisaient en Champagne?
2. Qu'est-ce que le comte a perdu? Comment a-t-il découvert la disparition? Pourquoi tenait-il à cet objet?
3. Quelles suppositions a-t-on faites au sujet de cette disparition?

* D'après Albert Cim, *Contes et souvenirs de mon pays*

4. Quel moyen de trouver le voleur a-t-il été proposé par le duc?
5. Comment l'épreuve s'est-elle déroulée pour les premiers domestiques?
6. Qu'est-ce qu'on a demandé aux premiers domestiques après l'épreuve?
7. Quel a été le résultat de l'épreuve pour le dernier domestique?
8. La bougie était-elle vraiment magique? En quoi consistait le secret de cette épreuve?

2. Dites si c'est vrai, partiellement vrai ou faux.

- Cela faisait plaisir au comte de Louppy de recevoir son cousin dans son château.
- Avant le dîner le comte s'est aperçu que la bourse n'était plus dans sa poche.
- Dans la bourse, il y avait beaucoup d'argent.
- Le comte n'était sûr d'aucun de ses domestiques.
- La bougie magique ne pouvait être éteinte que par le voleur.
- Le valet de chambre du comte avait peur d'éteindre la flamme de la bougie.
- On a interdit aux domestiques de revenir au vestibule après l'épreuve.
- Les résultats de l'épreuve n'étaient pas les mêmes pour les premiers domestiques.
- Le dernier domestique a soufflé très doucement sur la bougie, mais la flamme s'est tout de même éteinte.
- Le voleur avait la bourse sur lui pendant l'épreuve.

3. Remettez en ordre le plan de l'histoire.

1. Le duc de Beaulieu suppose qu'un des domestiques a pu voler la bourse du comte.
2. On interdit aux domestiques de rejoindre ceux qui n'ont pas encore passé l'épreuve.
3. Le voleur rend la bourse au propriétaire.
4. Le comte de Louppy perd la bourse bordée par sa sœur.

5. Le valet de chambre du comte passe l'épreuve.
6. Le duc propose un moyen de trouver le coupable.
7. Un des domestiques essaye de souffler le plus doucement possible sur la bougie.

4. Faites la liste de mots-clés dont vous vous servirez pour rendre le contenu de cette histoire.

5. Dans le fragment ci-dessous, remplacez le passé simple des verbes par le passé composé et justifiez l'emploi de toutes les formes temporelles.

Tout le personnel du château fut bientôt réuni dans le vestibule, au pied du large escalier. Le duc expliqua en quelques mots de quoi il s'agissait. Le premier domestique qui se présenta à l'épreuve, c'était le valet de chambre du comte, qui était innocent et ne craignit point de souffler de toutes ses forces sur la flamme de la bougie. Confiant dans les paroles du duc de Beaulieu, il croyait se justifier ainsi; mais, à sa grande surprise, la bougie s'éteignit.

6. Tournez le discours direct au discours indirect.

— Tu n'as pas perdu ta bourse en route? demanda le duc.

— Non. Je l'avais tout à l'heure, lorsque nous sommes rentrés.

— Peut-être est-elle restée dans ton vêtement de chasse?

— Je l'en ai retirée et mise sur la cheminée de ma chambre.

— Tu es sûr de tes domestiques?

— Sûr de mon valet de chambre, oui je le connais depuis bien longtemps, mais les autres! Je ne sais pas, je ne peux pas savoir... Évidemment, on me l'a volée, cette bourse! dit le comte.

7. Racontez l'histoire que vous avez lue sans consulter le texte.

LA ROBE DE CHAMBRE

Monsieur Bigornot habitait avec sa fille Amélie, son gendre M. de Miraucourt et sa petite-fille Marceline, âgée de dix-neuf ans, près de la forêt dans une maison qui ressemblait à un château et qui était entourée d'un vaste jardin.

On était au mois d'octobre, et la fraîcheur des matinées et des nuits inquiétait M. Bigornot, qui avait toujours redouté les rhumatismes.

— Il me faudrait une bonne robe de chambre, dit-il un jour à sa fille. J'aurais bien dû m'en acheter une, lorsque j'ai traversé Paris! Je ne l'ai pas fait, et je le regrette fort.

Le lendemain sa fille arriva près de lui avec une superbe robe de chambre.

— Tu vois, papa, qu'on n'a pas besoin d'aller jusqu'à Paris? Nous passions ce matin devant la halle avec Marceline: il y avait justement un grand déballage de vêtements d'homme... des occasions magnifiques! J'en ai profité.

M. Bigornot déplia la robe de chambre, l'étala et l'examina:

— Elle est vraiment belle! C'est tout à fait ce que je voulais!

Puis il l'essaya. Par malheur, elle était trop longue, bien trop longue: elle traînait même à terre.

— Ne pourrais-tu la reporter et l'échanger contre une autre? dit M. Bigornot à sa fille.

— Hélas, trop tard! C'est à un déballage que je l'ai achetée, comme je te l'ai dit. Les marchands ambulants qui viennent au marché ne restent pas. Ils sont sûrement déjà partis. Il aurait fallu courir tout de suite. Ah! quel dommage!

— Mais, maman, dit Marceline, il ne sera pas difficile de raccourcir cette robe de chambre.

— C'est bien aussi ce que je compte faire, répondit Amélie.

Après un sérieux et très minutieux examen, on décida qu'il fallait diminuer la robe de chambre de vingt centimètres.

Le soir même, profitant de ce que son père s'était couché de bonne heure, Amélie réduisit la robe de chambre aux dimensions voulues. Ce travail était terminé quand M. de Miraucourt et Marceline, qui étaient allés passer la soirée chez des voisins, rentrèrent à la maison.

Le lendemain, Marceline, toujours pleine de tendresse pour son grand-père, venait de se lever et de s'habiller quand il lui vint une idée:

— Bon papa doit aller à la pêche aujourd'hui; il est sans doute déjà parti... Si je profitais de son absence en raccourcissant sa robe de chambre? Cela fera plaisir aussi à maman; ce sera pour elle une peine de moins.

Marceline courut chez *bon papa*, prit la robe de chambre, et la diminua de vingt centimètres, ce qui, avec les vingt centimètres précédemment enlevés par sa mère, faisait une diminution totale de quarante centimètres.

Quand, à son retour de la pêche, M. Bigornot mit son costume d'intérieur, il poussa un long cri de stupeur, suivi de soupirs.

À ces lamentations, Amélie, puis Marceline, accoururent, tout inquiètes, se demandant ce qu'il y avait.

— Mais qu'est-ce que vous avez donc fait, mes enfants? Regardez donc! Hier elle était trop longue, mais aujourd'hui... Elle est bien trop courte! Elle me va à peine aux genoux!

— C'est vrai! murmurait Amélie. J'ai cependant bien mesuré. C'est extraordinaire!

— Vous avez coupé et enlevé au moins le double de ce qu'il fallait! reprit M. Bigornot.

— Ah! maman! s'écria Marceline, qui comprit ce qui s'était passé. C'est que nous avons fait toutes les deux la même chose l'une après l'autre!

— Comment? Mais tu aurais dû t'assurer... Voilà ce que c'est que de vouloir faire des surprises! Que c'est donc fâcheux!

— Ne vous lamentez pas, mes chéries, dit le grand-père, qui avait fini par s'apaiser. Allons, du calme! C'est un petit malheur! Vous n'aurez qu'à raccourcir encore un peu ce vêtement — mais l'une ou l'autre et non pas toutes les deux! — et il me servira de veston. Puis, au prochain déballage que tu verras, Amélie, tu m'achèteras une autre robe de chambre. C'est bien plus simple!*

EXERCICES

1. Répondez aux questions.

1. Où et avec qui habitait M. Bigornot?
2. Pourquoi avait-il besoin d'une robe de chambre?
3. Où a-t-on acheté une robe de chambre pour M. Bigornot?
4. Quel défaut avait la nouvelle robe de chambre?
5. Comment voulait-on corriger ce défaut?
6. Pourquoi a-t-on fait deux fois le même travail?
7. Quelle a été la réaction de M. Bigornot qui a mis la robe de chambre à son retour de la pêche?
8. Qu'est-ce qu'on a décidé de faire avec cette robe de chambre?

2. Dites si c'est vrai, partiellement vrai ou faux.

- La fille de M. Bigornot avait dix-neuf ans.
- Le froid était défavorable pour la santé de M. Bigornot.
- M. Bigornot n'a pas profité de son séjour à Paris pour acheter une robe de chambre.
- Amélie est revenue au déballage pour échanger la robe de chambre contre une autre, mais les marchands étaient déjà partis.
- Marceline a proposé de raccourcir la robe de chambre.
- Amélie a diminué la robe de chambre de vingt centimètres pendant que son père était chez des voisins.

* D'après Albert Cim, *Contes et souvenirs de mon pays*

- Marceline a décidé de faire ce travail pour faire plaisir à sa mère.
- Marceline n'a pas vu sa mère raccourcir la robe de chambre.
- M. Bigornot était satisfait des nouvelles dimensions de sa robe de chambre.
- M. Bigornot a demandé de transformer ce vêtement en un veston pour le porter au lieu de la robe de chambre.

3. Remettez en ordre le plan de l'histoire.

1. Amélie diminue la robe de chambre de 20 centimètres.
2. Marceline raccourcit la robe de chambre.
3. Amélie achète une robe de chambre à son père.
4. M. Bigornot demande à sa fille et à sa petite-fille d'acheter une autre robe de chambre.
5. La robe de chambre est trop longue pour M. Bigornot.
6. La robe de chambre est trop courte pour M. Bigornot.
7. On décide de raccourcir la robe de chambre.
8. M. Bigornot a besoin d'une robe de chambre.

4. Faites la liste de mots-clés dont vous vous servirez pour rendre le contenu de cette histoire.

5. Dans le fragment ci-dessous, remplacez le passé simple des verbes par le passé composé et justifiez l'emploi de toutes les formes temporelles.

Après un sérieux et très minutieux examen, on décida qu'il fallait diminuer la robe de chambre de vingt centimètres. Le soir même, profitant de ce que son père s'était couché de bonne heure, Amélie réduisit la robe de chambre aux dimensions voulues. Ce travail était terminé quand M. de Miraucourt et Marceline, qui étaient allés passer la soirée chez des voisins, rentrèrent à la maison. Le lendemain, Marceline, toujours pleine de tendresse pour son grand-père, venait de se lever et de s'habiller quand il lui vint l'idée de raccourcir la

robe de chambre de son grand-père. Marceline courut chez lui, prit la robe de chambre, et la diminua de vingt centimètres.

6. Tournez le discours direct au discours indirect.

— Pourrais-tu reporter cette robe de chambre et l'échanger contre une autre? dit M. Bigornot à sa fille.

— Hélas, trop tard! C'est à un déballage que je l'ai achetée, comme je te l'ai dit. Les marchands ambulants qui viennent au marché ne restent pas. Ils sont sûrement déjà partis. Il aurait fallu courir tout de suite. Ah! quel dommage!

— Mais, maman, dit Marceline, il ne sera pas difficile de raccourcir cette robe de chambre.

— C'est bien aussi ce que je compte faire, répondit Amélie.

7. Racontez l'histoire que vous avez lue sans consulter le texte.

LA BAGUE

Un matin, le vieux baron vint chez un médecin et, sans préambule, lui demanda:

— Est-ce vrai, docteur, qu'il y a du fer dans le sang?

— C'est vrai...

— Comme la nature est compliquée! Il n'y en a pas beaucoup?

— Ce n'est évidemment pas une mine! répondit le médecin. Je veux dire que, du sang d'un homme, on ne tirerait pas assez de fer pour pour construire, par exemple, une seconde tour Eiffel.

Après un court silence le baron dit:

— Ainsi, vous croyez qu'on peut extraire du fer... un peu de fer... de mon sang?

— Hé! Pourquoi pas?

Le baron sourit, et il demanda encore:

— Croyez-vous aussi qu'il y ait de l'or, dans le sang?

— Ah! ça, non... Il n'y a de l'or que dans les dents... malades.

— Hélas! docteur, je n'ai plus de dents, même malades, gémit le vieillard. Vraiment, je le regrette... Parce que, voyez-vous, j'aurais mieux aimé de l'or que du fer pour ma bague... C'est que vous ne savez pas combien j'aime Boule-de-Neige. Je lui ai tout donné... Des hôtels, des chevaux, des bijoux... Elle a tout ce qu'une femme peut avoir et tout ce dont elle peut rêver... Mais je voudrais lui donner plus encore, lui donner ce qu'aucune femme n'a jamais eu... Oui, lui donner en une seule fois, et sous une forme matérielle, tout ce qui me reste de moelle et de sang... toute ma substance en une bague, enfermée dans un écrin qu'orneraient les plus beaux diamants de la terre... Peu m'importe de mourir...

Le lendemain, le vieux baron se rendit chez un chimiste très renommé pour sa science.

— Je voudrais, lui dit-il, que vous tiriez de mes veines assez de sang pour en extraire trente-cinq grammes de fer.

— Trente-cinq grammes? fit le chimiste.

— Est-ce trop? demanda le baron avec inquiétude. Je paierai ce qu'il faudra. Et si vous avez besoin de tout mon sang, prenez-le.

Au bout de deux mois, le chimiste livra au baron un petit morceau de fer.

— Il ne pèse que trente grammes, lui dit-il.

— Comme c'est petit! murmura le baron, dont la voix n'était plus qu'un souffle, et dont le visage semblait plus pâle qu'un suaire.

— Le fer est lourd et ne fait pas un gros volume, dit le chimiste.

Regardant, au bout de ses doigts qui tremblaient, la petite parcelle de métal, le baron soupira:

— Ainsi, voilà toute ma substance!... Ce n'est pas beau... Et pourtant, il y a dans ce grain noir toute l'immensité de mon amour... Comme Boule-de-Neige sera fière de posséder un pareil bijou... Et comme elle m'aimera?... et comme elle pleurera d'amour!

Il chuchota les dernières paroles, n'ayant plus la force de les prononcer à haute voix.

Quelques jours après, le baron agonisait. Boule-de-Neige était près de son lit, et elle regardait les choses autour d'elle, d'un regard d'ennui.

Un domestique apporta un écrin.

— Qu'est-ce que c'est? interrogea le baron d'une voix haletante.

— C'est la bague, monsieur le baron.

À ce mot, le vieux moribond eut un sourire sur les lèvres et une lueur dans les yeux...

— Donne... Et toi, Boule-de-Neige, viens là, près de moi... et écoute bien...

Avec effort, il ouvrit l'écrin, passa la bague à l'un des doigts de Boule-de-Neige, et il dit, d'une voix très faible:

— Boule-de-Neige... regarde cette bague... Ce que tu vois là, c'est du fer... Ce fer représente tout mon sang. On a ouvert et fouillé mes veines pour l'en extraire... Je me suis tué pour que tu aies une bague, comme aucune femme n'en a jamais eu... Es-tu heureuse?

Boule-de-Neige considéra la bague avec un étonnement nuancé de mépris, et elle dit simplement:

— Ah! bien... mon vieux... tu sais... à vrai dire... j'aurais mieux aimé une pendule.*

EXERCICES

1. Répondez aux questions.

* D'après Octave Mirbeau, *Les vingt et un jours d'un neurasthénique*

1. Quelles informations sur le fer et autres métaux dans l'organisme de l'homme le baron a-t-il appris par le médecin?
2. Pourquoi le baron voulait-il extraire du fer de son sang?
3. A qui le baron s'est-il adressé pour commencer à réaliser son projet?
4. Comment était le morceau de fer tiré du sang du baron? Pourquoi?
5. Comment le baron se sentait-il le jour où le chimiste lui a remis le morceau de fer?
6. Qu'est-ce que le baron pensait du moment où il offrirait la bague à Boule-de-Neige? Quelle serait, d'après lui, la réaction de sa bien-aimée?
7. Qu'est-ce que le baron a dit à Boule-de-Neige en lui présentant son cadeau?
8. Comment Boule-de-Neige a-t-elle trouvé la bague? Etait-elle contente?

2. Dites si c'est vrai, partiellement vrai ou faux.

- Le vieux baron savait qu'il y a du fer dans le sang.
- La quantité de fer dans le sang d'un seul homme ne suffirait pas pour construire une seconde tour Eiffel.
- Le baron préférerait que la bague soit en or.
- Le baron voulait absolument rester vivant après l'extraction du fer de son sang.
- On a tiré du sang du vieux baron autant de fer qu'il avait demandé.
- Le chimiste a expliqué au baron que le morceau de fer était petit parce que le fer est lourd.
- Le baron n'était pas sûr que la bague plaise à Boule-de-Neige.
- Quand on a apporté la bague au baron, Boule-de-Neige était absente.
- Le baron a dit à Boule-de-Neige qu'il mourrait à cause de cette bague.
- Boule-de-Neige aimait la bague du baron mieux qu'une pendule.

3. Remettez en ordre le plan de l'histoire.

1. Boule-de-Neige accepte froidement le cadeau du baron.
2. Le baron va chez un chimiste.
3. Le vieux baron vient chez le médecin.
4. Le médecin informe le baron sur le fer contenu dans le sang.
5. On apporte la bague au baron.
6. Le chimiste remet au baron un morceau de fer.
7. Le baron offre la bague à Boule-de-Neige.
8. Le baron explique pourquoi il a besoin d'extraire du fer de son sang.

4. Faites la liste de mots-clés dont vous vous servirez pour rendre le contenu de cette histoire.

5. Dans les phrases ci-dessous, remplacez le passé simple des verbes par le passé composé.

1. Un matin, le vieux baron vint chez un médecin. 2. Le lendemain, le baron se rendit chez un chimiste très renommé pour sa science. 3. Au bout de deux mois, le chimiste livra au baron un petit morceau de fer. 4. À ce mot, le vieux moribond eut un sourire sur les lèvres et une lueur dans les yeux. 5. Avec effort, il ouvrit l'écrit et passa la bague à l'un des doigts de Boule-de-Neige.

6. Tournez le discours direct au discours indirect.

— Qu'est-ce que c'est? interrogea le baron d'une voix haletante.

— C'est la bague, monsieur le baron, répondit le domestique.

— Donne-la-moi... Et toi, Boule-de-Neige, viens là et écoute bien... Regarde cette bague... Ce que tu vois là, c'est du fer... Ce fer représente tout mon sang. On a ouvert et fouillé mes veines pour l'en extraire... Je me suis tué pour que tu aies une bague, comme aucune femme n'en a jamais eu... Es-tu heureuse?

7. Racontez l'histoire que vous avez lue sans consulter le texte.

VOCABULAIRE

Aa

abattre (s') упасть,
обрушиться
abondant обильный
absenter (s') отлучаться
accrocher прицеплять,
прикреплять, вешать
accuser обвинять
acharnement *m* упорство,
настойчивость;
неистовство
affecté огорченный
agaçant раздражающий
agneau *m* ягненок
ambulant бродячий;
походный, передвижной
apaiser успокаивать
**apercevoir (тж
s'apercevoir de)** увидеть,
заметить
arpent *m* арпан
(старинная французская
единица измерения
площади, равная 0,34 га)
arracher вырывать,
отрывать
attacher привязывать
atteindre достигать
attirer привлекать
attraper поймать; ловить
aumône *f* милостыня

aveugle слепой

avouer признаться

Bb

bague *f* кольцо, перстень

balançoire *f* качели

bas *m* чулок

bassin *m* резервуар; таз

bégayer заикаться,
запинаться; бормотать

bêler блять

bercer качать, убаюкивать

berger *m* пастух

bergerie *f* овчарня, хлев

bienfaiteur *m* благодетель

blé *m* зерно

bonne *f* домашняя
работница, горничная

bouder дуться, сердиться

bougie *f* свеча

bouillie *f* жидкая каша

bourse *f* кошелек

boutique *f* торговая лавка

brebis *f* овца

brique *f* кирпич

broder вышивать

Cc

caillou *m* булыжник, галька

capote *f* плащ с

капюшоном; шинель;
пальто

carrosse *m* карета

cave *f* подвал, погреб

cedre *f* пепел, зола

chagrin *m* печаль,
огорчение

chair *f* плоть

chasse *f* охота

chaux *f* известь

cheminée *f* камин

chuchoter шептать

cire *f* воск

claque *f* шлепок, удар
ладонью

cocher *m* кучер

commettre совершить
(ошибку, преступление и
m.n.)

comptoir *m* прилавок,
стойка

comte *m* граф

confiance *f* доверие

confus сконфуженный,
смущенный

consentir соглашаться

considérer рассматривать

consoler утешать

convaincre убеждать

corde *f* веревка

coupable виновный,
виноватый

couper резать, отрезать

couronne *f* корона
cracher плевать
craindre бояться
crête *f* гребень (*у птиц*)
crochet *m* крюк, крючок
cueillir собирать, рвать
(*траву, цветы, плоды и т.п.*)
cuiller *f* (*тж cuillère f*)
ложка
cuit приготовленный (*о
пище*)
cultiver выращивать
(*растения*)

Dd

déballage *m* *зд.*: уличная
распродажа товаров
dedans внутри
délivrer освобождать,
избавлять
dépasser превосходить
désaccord *m* разногласие,
разлад
dette *f* долг
dévorер съедать, пожирать
dimension *f* размер
diminuer уменьшать
domestique *m, f* слуга,
служанка
don *m* дар
duc *m* герцог

Ee

échapper избегать
éclaircir прояснять;
разъяснять

écriн *m* ларец, футляр (*для
драгоценностей*)
écrouler (s') обрушиваться
écu *m* экую (*старинная
французская монета*)
effrayé напуганный
effroi *m* ужас, страх
élancer (s') устремляться,
бросаться вперед
élever растить,
воспитывать
enfoncer углублять,
погружать
enfuir (s') убежать,
сбежать
engouffrer (s') врываться,
устремляться
enlacer *зд.*: обвивать,
опутывать
enlever снимать; убирать
enterrer погребать,
хоронить
entourer окружать
envelopper заворачивать
environs *m pl* окрестности
épanoui цветущий,
радостный, сияющий
époux *m* (*épouse f*) супруг
(-а)
épouvantable страшный,
ужасный
éprouver испытывать,
ощущать
essuyer вытирать
étable *f* хлев, коровник
étaler раскладывать,
расстилать

état *m* состояние
éteindre тушить, гасить
éterner чихать
exquis чудесный,
очаровательный,
отменный
extraire извлекать

Ff

fâcheux досадный,
неприятный
faillir чуть не, едва не (*в
сочетании с
инфинитивом*)
falaise *f* крутой берег; утес
farouche *зд.*:
ожесточенный, отчаянный
fer *m* железо
féroce хищный, дикий (*о
зверях*)
fièvre *f* жар, лихорадка
figure *f* лицо
fil *m* провод
filer прясть
flambée *f* яркое пламя
flamme *f* пламя
foire *f* ярмарка
fouiller рыться
foyer *f* очаг
friandises *f pl* лакомства,
сладости

Gg

gage *m* заклад, залог
gémir стонать, кряхтеть
gendre *m* зять
genou *m* колено

glisser скользить; кататься
(на льду)

gourmandise *f*

чревоугодие

grâce *f* пощада, прощение

grain *m* зерно, крупинка

grenier *m* чердак

grimper карабкаться,

взбираться

gronder бранить, ругать

guenille *f* тряпка, лохмотья

Hh

habits *m pl* одежда, платье

haleine *f* дыхание

hors d'haleine

запахавшийся

***haletant** задыхающийся,
прерывистый (*о дыхании*)

***halle** *f* крытый рынок

***hausser** (*les épaules*)

пожимать (*плечами*)

heure *f* час; время

de bonne heure рано

утром

***honteux** стыдящийся

Ii

indigestion *f* несварение

желудка, расстройство

пищеварения

indignation *f* возмущение,

негодование

innocent невиновный,

невинный

insister настаивать

irrité раздраженный

ivresse *f* опьянение

Jj

jurer клясться; ругаться

justifier оправдывать,
доказывать невиновность

Ll

laine *f* шерсть

lamentable жалобный

lamentation *f* жалоба

lancer бросать

légume *m* овощ

lèvre *f* губа

linge *m* белье

livre *f* фунт (*старинная*
мера веса, 1 фунт ≈ 500 г)

livrer доставлять, вручать

louer брать внаём

lueur *f* слабый свет,
свечение

Mm

maçon *m* каменщик

marchand *m* торговец,
продавец

mensonge *m* ложь, обман

mépris *m* презрение

mériter заслуживать

mesurer измерять

mignon милый, славный

mine *f* рудник, шахта

minutieux кропотливый,
тщательный

moelle [mwɑl] *f* костный
мозг

montant *m* сумма;
стоимость

moribond *m* умирающий

mûrir созреть

murmurer шептать

Nn

néanmoins однако, тем не
менее

négliger пренебрегать,
оставлять без внимания

Oo

obligeant услужливый,
любезный; обязательный

odeur *f* запах

ordonner приказывать

orne украшать

Pp

paisible мирный, тихий

parcelle *f* частица

parvenir суметь

patte *f* лапа

paver мостить

paysan *m* крестьянин

pêche *f* рыбная ловля

péché *m* грех

peine *f* огорчение,
страдание; труд, работа

à peine едва

pendule *f* часы (*стенные,*
настольные и т.д.)

picotement *m*

покалывание,

пощипывание

pitié *f* жалость,
сострадание
plaintif жалобный
planche *f* доска, пластина
point: *ne ... point* совсем не
posséder иметь, владеть
pot *m* горшок, котелок
pousser толкать,
подталкивать
précédemment перед этим,
ранее
profiter воспользоваться
pruneau *m* чернослив
punir наказывать
punition *f* наказание

Rr

raccourcir укорачивать
ramasser собирать
redouter бояться,
опасаться
réduire уменьшать
rejoindre снова
присоединиться
rendre (se) отправляться,
поехать
renommé известный,
знаменитый
renverser опрокидывать
répliquer отвечать,
возражать
reporter *зд.*: отнести
обратно
reprocher упрекать
retenir сдерживать
rhumatisme *m* ревматизм

ricaner ухмыляться,
посмеиваться
robe f de chambre халат
rudement грубо, резко;
жестко

Ss

sable *m* песок
saisir *зд.*:
конфисковывать, налагать
арест (*на имущество*)
sang *m* кровь
satisfaction *f*
удовлетворение;
удовольствие
secouer (se) отряхиваться
seigneur *m* *зд.*: помещик
soigner заботиться,
ухаживать
solide твердый, прочный
sot глупый, бестолковый
souffle *m* дыхание,
дуновение
soulier *m* башмак, туфля
soupçonner подозревать
soupir *m* вздох
stupeur *f* оцепенение,
ступор
suaire *m* саван
subir подвергаться;
выдерживать (*испытание*
и т.п.)
substance *f* субстанция,
вещество
supplier умолять
sur-le-champ немедленно

surnaturel
сверхъестественный
survenir неожиданно
случаться, внезапно
наступить
suspendre вешать,
подвешивать

Tt

tablier *m* передник, фартук
tâtons (à) на ощупь
tempête *f* буря, шторм
ténèbres *f pl* тьма, мрак,
потемки
tenter искушать,
соблазнять
toile f d'araignée паутина
toison *f* шерсть, руно
tondre стричь,
подстригать
tort *m* ущерб, убыток
tour *m* очередь; проделка
tourmenter терзать,
беспокоить
tousser кашлять
traîner *зд.*: волочиться
tressaillir вздрагивать
tricoter вязать (*на спицах*)
troupeau *m* стадо

Uu

uni ровный, гладкий
urgent срочный
usé изношенный,
истрепанный
user (s') изнашиваться

Vv

vaciller колебаться,
дрожать

valet *m* слуга, лакей

valet de chambre

камердинер

vaste широкий, большой

veiller *зд.*: присматривать,
наблюдать *за чем-л.*

veine *f* вена

veston *m* куртка, тужурка

vol *m* воровство, кража

voler летать; красть

volet *m* ставень

voleur *m* вор

volume *m* объем,
количество

САРАТОВСКИЙ ГОСУДАРСТВЕННЫЙ УНИВЕРСИТЕТ ИМЕНИ Н. Г. ЧЕРНЫШЕВСКОГО

SOMMAIRE

PRÉFACE	2
LA PETITE GOURMANDE (d'après Zulma Carraud)	4
<i>Exercices</i>	5
LE PETIT AGNEAU (d'après Zulma Carraud)	8
<i>Exercices</i>	9
LA CHAUX (d'après la Comtesse de Ségur)	12
<i>Exercices</i>	14
LE MILITAIRE ET LE LION (d'après un conte lorrain)	17
<i>Exercices</i>	19
LA CHÈVRE MENTEUSE (d'après Adélard Lambert)	21
<i>Exercices</i>	24
LA RENTE DU CHAPEAU (d'après Arnaud Berquin)	26
<i>Exercices</i>	28
LE VENT D'AUTOMNE (d'après Ernest d'Hervilly)	30
<i>Exercices</i>	33
LA BOUGIE MAGIQUE (d'après Albert Cim)	35
<i>Exercices</i>	38
LA ROBE DE CHAMBRE (d'après Albert Cim)	40
<i>Exercices</i>	42
LA BAGUE (d'après Octave Mirbeau)	44
<i>Exercices</i>	47
VOCABULAIRE	49